



glaise. La pluie tombait à torrents. Les dragons continuèrent toutefois leur marche, suivant les ennemis pas à pas.

A huit heures du matin, Excellmans fit dire à Grouchy, par le chef d'escadron d'Estournel, qu'il venait d'apprendre que Blücher concentrait ses troupes à Wavre, sur la rive droite de la Dyle et que son intention était évidemment de se rabattre sur l'armée de Wellington.

C'était sans doute le moment de se remettre en marche et de regagner le temps si imprudemment perdu. Ces nouvelles décidèrent en effet le maréchal à se porter sur Wavre, mais au lieu de se mettre immédiatement en route, ce ne fut qu'à neuf heures qu'il quitta Gembloux. Wavre est environ trois lieues et demie de Gembloux. La route qui lie ces deux villes court parallèlement à la chaussée de Charleroi à Bruxelles, à trois lieues sur la droite.

A onze heures, le 3^e et le 4^e corps avaient parcouru le tiers de la distance qui sépare Gembloux de Wavre ; ils se trouvaient alors à la hauteur du village de Walhain. Plusieurs officiers crurent en ce moment entendre le canon vers la droite. Prévenu que Grouchy venait d'arriver au village de Sart-lez-Walhain, à un quart de lieu plus bas que Walhain, le général Gérard courut sur-le-champ rejoindre le maréchal. Grouchy se trouvait à table, mangeant des fraises, lorsque Gérard arriva. Tous deux se rendirent sur-le-champ au jardin. Le bruit était sourd, difficile à distinguer ; mais la pluie ayant enfin cessé, il fut aisé de reconnaître le bruit d'une formidable artillerie. La canonnade resta un instant stationnaire, mais quelques instants après,

les détonnations se répétèrent avec une violence toujours croissante :

— C'est une seconde bataille de Wagram, s'écria le maréchal Grouchy.

— Il faut marcher sur-le-champ sur le canon, ajouta le général Gérard ; il faut nous mettre promptement en rapport avec l'empereur.

L'avis était sage, conforme à l'esprit de la guerre ; il fut appuyé par tous ceux qui entouraient le maréchal. Mais Grouchy n'avait pas reçu, au moins l'a-t-il constamment soutenu, les dépêches que l'empereur lui avait adressées à dix heures du soir et à trois heures du matin. Le maréchal objecta ses ordres. Il devait, disait-il, suivre les Prussiens et ne pas les quitter.

— Eh bien ! répliqua le général Gérard, permettez-moi d'exécuter le mouvement avec mon seul corps et la division de cavalerie du général Valin ; vous suivrez les Prussiens avec le reste des troupes. Ce que vous avez devant vous ne saurait vous inquiéter, puisque le général Excellmans vous a informé que Blücher a franchi la Dyle dans la nuit avec la majeure partie de ses troupes ; dans tous les cas, la jonction de mon corps avec l'armée de l'empereur ne peut qu'être utile à vous et à S. M.

Le général de génie Valazé et un grand nombre d'officiers distingués appuyèrent de nouveau l'avis du brave Gérard, mais Grouchy, qui se crut tenu de suivre quand même ses dernières instructions, resta inébranlable.

A midi et demie, l'armée se remit en marche sur Wavre. Le canon tonnait toujours avec force ; mais à une heure et quelques minutes, la canonnade prit un aspect des plus terribles : la terre tremblait. Emu, électrisée, l'armée demanda vainement qu'on la menât dans la direction du canon, c'est-à-dire vers la forêt de Soignes, mais elle n'obtint pour toute réponse que l'ordre de continuer sa route.

A deux heures, la division du général Berthezène, qui formait la tête de colonne du corps du général Vandamme, arriva à une lieue de Wavre, à l'endroit appelée la Baraque. Ce point domine une partie du bassin de la Dyle. En jetant ses regards vers les hauteurs de la rive gauche de la Dyle, Berthezène reconnut sans peine, dans le lointain, plusieurs corps de troupes en mouvement. Le général fit prévenir sur-le-champ le maréchal qu'il voyait, de sa position, très distinctement l'armée prussienne qui marchait dans la direction du feu. « Dites-au général, répondit Grouchy à l'officier chargé de cette dépêche verbale qu'il

soit tranquille ; nous sommes sur la bonne route. »

Enfin, à trois heures et demie, après plusieurs nouveaux retards, les troupes françaises arrivèrent devant Wavre. Grouchy y arriva une demi-heure après. Il y fut rejoint, presque en même temps, par l'officier chargé de la dépêche de l'empereur, datée à dix heures du matin. Par une négligence inconcevable, le major-général au lieu de faire faire plusieurs copies de l'ordre de l'empereur, ordre dont dépendait le salut de la France, et de confier ces copies à autant d'officiers différents, et connaissant surtout le pays, le duc de Dalmatie avait chargé un officier étranger de cet ordre important et le lui avait remis en un seul original. C'était impardonnable.

Pour que la faute fût plus grave encore, l'officier, l'adjudant Zenowich, au lieu de couper par le chemin le plus court et de gagner la route de Gembloux à Wavre en ligne droite, se dirigea sur Genappe, les Quatre-Bras, Sombreffe, Gembloux, Walhain et de là sur Wavre, faisant ainsi sept lieues de détour.

Tout n'était peut-être pas perdu. Il n'était que quatre heures ; avec de l'activité, il était facile de rejoindre l'empereur avant sept heures, mais l'infortuné maréchal Grouchy n'était pas au terme de ses fautes. Blücher avait laissé le corps du général Thielmann en arrière de Wavre avec ordre de défendre le passage de la Dyle.

Le général Vandamme, qui formait tête de colonne, fit à l'instant attaquer les troupes prussiennes au moulin et au pont de Bierge, par deux bataillons d'infanterie légère, mais malgré ses efforts, il ne put les déposter de cette position. Grouchy étant arrivé sur le terrain, ainsi que le 4^e corps qui le suivait à quelques centaines de pas, ordonna au général Gérard de relever sur-le-champ les troupes du général Vandamme et de les remplacer par les siennes.

C'était, il faut l'avouer, chercher à perdre du temps. Gérard en fit l'observation au maréchal ; il lui offrit en même temps de tourner la position, tout en soutenant le 3^e corps, mais Grouchy, perdant de plus en plus la tête, somma le général Gérard, en s'éloignant, d'exécuter ses ordres purement et simplement.

— Quand un homme de cœur est le témoin impuissant de tout ce qui se passe depuis ce matin, dit le brave général à un de ses aides de camp, quand il reçoit des ordres pareils à ceux-ci, et que le devoir le force d'y obéir, il ne lui reste qu'à se faire tuer,

Le cœur navré de douleur, Gérard mit l'épée à la main, se jeta à la tête d'un bataillon de la division Hulot et aborda la position du moulin de Bierge.

Dix minutes après il tomba frappé d'une balle en pleine poitrine. Plusieurs autres bataillons furent successivement envoyés contre la position, mais sans plus de succès. Ce ne fut qu'après deux heures de tentatives inutiles que Grouchy se décida enfin à tourner la position et à passer la Dyle sur un autre point. Le pont de Limal, situé à trois mille mètres plus bas que celui de Bierge, était libre. La division de cavalerie du général Valin le traversa vers six heures et demie ; la division d'infanterie du général Vichery le suivit de près ; à sept heures et demie, tout le 4^e corps se trouva sur la rive droite de la Dyle.

Ce fut dans ce moment que le maréchal Grouchy reçut la dépêche de l'empereur, c'est-à-dire celle datée d'une heure après midi. Comme pour la première dépêche, le maréchal Soult avait négligé d'en faire des copies, et le porteur de la lettre, avait, comme l'adjudant commandant Zenowich, pris sa route par les Quatre-Bras et Gembloux. Cette seconde dépêche renouvelait au maréchal Grouchy, on se le rappelle, l'ordre impératif de se porter sans retard sur Saint-Lambert, mais à l'heure qu'il était, ce mouvement devenait inutile, tout moyen d'intervention impossible.

Le feld-maréchal Blücher eut à peine entendu le canon dans la direction de la forêt de Soignes, qu'il avait quitté la rive gauche de la Dyle avec les corps des généraux Zeitgen et Pirch, formant ensemble environ trente-cinq mille hommes, et qu'il s'était jeté sur les pas du corps de Bulow, parti quatre heures auparavant. C'était la queue de ces colonnes que le général Berthezène avait aperçu des hauteurs de la Baraque. Blücher venait de s'engager dans les défilés de Saint-Lambert lorsque Grouchy attaqua le général Thielmann : le général prussien se trouvait ainsi dans une position analogue à celle du général Drouet à la bataille de Ligny, mais plus audacieux que le général français, cette attaque ne ralentit que médiocrement sa marche.

Après avoir fait dire au général Thielmann de défendre sa position jusqu'à la dernière extrémité, Blücher se jeta vers sa droite, dans la direction d'Ohain, laissant à gauche les villages de Lasne et

de Plancenoit. Bulow venait d'être chassé de ce dernier village par le 4^e corps et la garde. Ses coureurs se retiraient précipitamment sur Saint-Lambert lorsque Blücher déboucha du défilé. Le feld-maréchal fit prévenir à l'instant le général Bulow de son arrivée, lui ordonna de se reporter sur Plancenoit et de recommencer immédiatement son attaque contre le 4^e corps. Continuant ensuite sa marche, Blücher traversa rapidement le ravin d'Ohain, et se dirigea vers le champ de bataille par les hameaux de la Haye et la Papelette.

Il était huit heures lorsque la tête de sa colonne arriva à la hauteur de la ferme de la Papelette : c'était dans ce moment, on se le rappelle, que les troupes de Drouet, de Reille, de Kellermann, de Milhaud, soutenues de la cavalerie de la garde et d'une partie de l'infanterie du même corps, venaient de couronner pour la troisième fois le plateau occupé par Wellington.

Le prince Bernard de Saxe-Weimar formait l'extrême gauche de la ligne anglo-hollandaise, vis-à-vis et à peu distance de la Papelette. Les régiments de Nassau avaient conservé l'uniforme de l'empire français. Blücher crut qu'il avait à faire aux troupes françaises ; il aborda impétueusement le prince Bernard et le chargea à outrance. Le prince, trompé à son tour, voulut se défendre, mais il fut écrasé presque aussitôt par les masses prussiennes, chassé de sa position et rejeté en déroute vers le centre de Wellington.

C'était à cette attaque que les Français avaient cru reconnaître Grouchy, mais la vérité ne tarda point à être connue. Persuadés que Grouchy entraît enfin en ligne, trois bataillons de l'extrême droite des Français se précipitèrent au devant de la fusillade pour fraterniser avec le 3^e et le 4^e corps, mais ils furent culbutés aussitôt par Blücher, à moitié détruits, et leurs débris poursuivis dans le ravin.

Les cinq bataillons, de la vieille garde, destinés à donner le coup de grâce à l'armée anglo-hollandaise, se dirigeaient dans ce moment vers le plateau. Arrivée au milieu du ravin, au pied du plateau, cette troupe d'élite fut tout à coup arrêtée par les fuyards et forcée de suspendre sa marche. Blücher s'avancait toujours, culbutant, écrasant tout sur son passage.

La ligne française allait être coupée inmanquablement, lorsque la vieille garde, ne consultant que l'imminence du danger, se forma rapidement en carrés, plaça son artillerie dans les intervalles, et bar-

ra tout le ravin, résolue d'arrêter l'armée prussienne ou de mourir en défendant la position. Les ennemis ne s'attendaient guère à cet obstacle : n'osant poursuivre sa marche, Blücher suspendit un instant le mouvement de ses colonnes, fit avancer son artillerie et disposa ses troupes pour frapper le coup décisif.

La position des Français était épouvantable, impossible à décrire. A tout prix il fallait faire tête à cette troisième armée, mais ce n'était guère chose facile ; presque toute l'armée était engagée sur le plateau, et pour toute ressource il ne restait que les huit bataillons de la vieille garde. Un prodige de génie pouvait seul suppléer à l'absence de toute ressource, maîtriser la fortune.

Loin de se laisser abattre par cet enchaînement de fatalités, Napoléon conçut et ordonna au milieu de cette crise effroyable une des plus belles et des plus audacieuses manœuvres qui eussent jamais été exécutées sur un champ de bataille, et qui devait changer, malgré l'intervention de l'armée prussienne, l'issue de cette mémorable journée. C'était un grand changement de front oblique sur le centre, la gauche en avant, sur le plateau, le centre à la Belle-Alliance et la droite à Plancenoit.

L'armée devait ainsi faire face aux deux armées alliées. L'intention de Napoléon était de remplacer ou de renforcer les régiments du 1^{er} et du 2^e corps qui avaient le plus souffert et de dégager ou d'appuyer la cavalerie française sur le plateau, tandis que le centre contiendrait les colonnes de Blücher. Les bataillons de la vieille garde, que Napoléon chargea de former le marteau de la nouvelle ligne du corps de bataille, appuyèrent le mouvement en se portant vivement au-delà de la Haye-Sainte, sur la chaussée, mais ce dernier effort devait rester sans résultat : le destin jaloux allait enlever à la France les fruits d'une journée d'héroïsme et de sacrifices.

Les troupes du prince de la Moskowa étaient toujours engagées sur le plateau. Croyant achever la victoire, le maréchal épuisait ses dernières ressources, brûlait ses dernières cartouches. Personne de tous ceux qui étaient sur le plateau ne se doutait de l'arrivée de l'armée prussienne ; tous croyaient au contraire à la présence de Grouchy, et tous attribuaient aux troupes du maréchal la fusillade qu'ils entendaient dans le ravin ; mais des cris confus, le bruit des

charges et de l'artillerie ne tardèrent point à éveiller l'attention des troupes aux prises avec Wellington.

Tout à coup les cris de *sauve qui peut ! nous sommes trahis !* retentissent sur le front du 2^e corps, dont la droite bordait la rampe du plateau. Le cri fatal vole de bouche en bouche, de régiment en régiment. Les généraux font l'impossible pour rassurer les soldats, mais vains efforts... Frappés d'effroi, les troupes s'arrêtent, hésitent.

Le 2^e corps abandonne le premier sa position, tourbillonne sur lui-même, se rejette vers l'extrémité du plateau et se précipite en désordre vers le ravin. Le 1^{er} corps et la cavalerie se laissent entraîner à leur tour à l'idée d'une trahison, quittent le plateau si péniblement conquis et se jettent sur les pas des troupes du comte d'Erlon.

Wellington venait d'être prévenu de l'arrivée inespérée de Blücher. Il était alors près de neuf heures du soir ; la nuit commençait. A la vue du désordre des troupes françaises, Wellington prit tout à coup l'offensive, se précipita vers les colonnes en retraite avec tout ce qu'il put réunir sous la main et chargea les Français avec l'élan que donne une victoire inattendue. Ney, Reille, Drouet, Milhaut, Kellermann firent des prodiges de valeur pour arrêter les Anglo-Hollandais ; accablés par le nombre, mitraillés à outrance, chargés de front par Wellington, tandis que Blücher les attaquait avec fureur en écharpe avec ses trente-cinq mille hommes de troupes fraîches, ils furent culbutés sur tous les points et jetés en désordre sur la Haye-Sainte et la Belle Alliance.

Les chefs voulurent rallier les plus braves dans cette double position : harangues, prières, menaces, tout fut inutile : l'armée, dominée par l'idée qu'elle était trahie, n'entendait plus rien. L'empereur se précipita lui-même au milieu de la mêlée, rappela les soldats au devoir, mais ses paroles furent étouffées par le bruit du canon et de la foule consternée.

Pour comble de malheur, le général Bulow, revenu sur ses pas, recommençait dans ce moment son attaque sur Plancenoit, et menaçait de couper la retraite. Son artillerie tonnait avec fracas. Le désordre, on le pense bien, ne fit que s'en accroître. En entendant le canon sur les derrières de l'armée, personne ne pensa plus à se défendre : ce fut à qui dépasserait le premier Plancenoit,

Infanterie, cavalerie, artillerie tout se jeta à la débandade, à travers champs. Les grenadiers et les chasseurs de la vieille garde restaient seuls en armes au fond du ravin. Ne consultant que le salut de l'armée, ces trois mille grenadiers et chasseurs se portèrent intrépidement au-devant des masses anglo-prussiennes, se déployèrent froidement à portée de pistolet, et, à l'exemple de la garde consulaire à Marengo, ils reçurent les ennemis avec une audace stoïque.

La tête des colonnes alliées se brisa contre ces forteresses vivantes plusieurs autres bataillons, qui s'avancèrent pour venger cette défaite subirent le même sort et leur déroute arrêta un moment les colonnes ennemis ; mais ce ne fut que pour un instant. Foudroyée par plus de cent cinquante bouches à feu et mitraillée de toutes parts par plus de quatre-vingt mille hommes, l'élite de la garde fut écrasée à son tour après une lutte héroïque, à moitié détruite, et ses débris forcés de suivre la retraite du reste de l'armée.

Trois carrés de la garde restaient debout. Le premier, composé du deuxième bataillon du 1^{er} de chasseurs, aux ordres du général Cambronne, se trouvait à la hauteur de la maison de Decoster, à la gauche de la chaussée, à environ deux cents pas dans les terres ; les deux autres, formés par les deux bataillons du 1^{er} régiment de grenadiers, aux ordres du général Petit, étaient placés près de la ferme de Rossomme, à droite et à gauche de la chaussée de Charleroi. L'infanterie ennemie, précédée d'une ligne épaisse de cavalerie anglaise, s'avancait lentement dans la direction des derniers carrés, poussant devant elles les débris de la vieille garde, et un groupe de cavaliers français qui paraissait ne pas vouloir quitter le champ de bataille.

L'empereur se trouvait dans ce groupe avec le maréchal Soult, les généraux Bertrand, Drouot, Flahaut, Corbineau, Gourgaud et Labédoyère. Napoléon était pâle, silencieux ; de grosses larmes, dit-on, lui coulaient des yeux. Arrivé à la hauteur du carré des chasseurs de la garde, il arrêta tout à coup sa marche et alla se ranger face à l'ennemi, près des premières files de Cambronne. Quelques pièces de canon restaient en batterie à côté du carré. L'ennemi était à soixante pas.

— Gourgaud, s'écria l'empereur en se tournant vers ce général, faites tirer.

Les pièces firent aussitôt feu : un de leurs boulets emporta la



jambe gauche du général Uxbridge. La cavalerie anglaise fut un instant arrêtée par cette décharge inattendue, mais pressée de renverser le dernier obstacle qui s'opposait à sa marche, elle ne tarda pas à se remettre en mouvement.

Lorsque les ennemis furent à quelques pas, Napo-

léon se replia sur le carré, commanda le feu et ordonna au bataillon d'ouvrir ses rangs. Résolu de ne pas survivre au désastre de sa brave armée, l'empereur poussa son cheval pour le faire entrer dans le carré, mais le maréchal Soult saisit à temps la bride.

— Ah ! sire, s'écria le duc de Dalmatie, les ennemis ne sont-ils pas assez heureux !

L'empereur résista de toutes ses forces ; ce ne fut qu'au moment où les Anglais abordèrent le carré que Soult et les autres généraux parvinrent à l'en arracher et à l'entraîner sur Rossomme. Les alliés attaquèrent avec vigueur le bataillon qui leur barrait le chemin ; ces soldats héroïques y répondirent en hommes résolus au trépas. Les Anglais leur crièrent plusieurs fois de se rendre, mais Cambronne et ses compagnons repoussèrent cette proposition avec la plus noble indignation. (1)

Comme si la mort se faisait trop attendre, Cambronne fit battre la charge ; les chasseurs croisèrent la baïonnette, et, poussant un dernier cri de *vive l'empereur* ! l'immortelle phalange se précipita tête baissée au milieu des masses anglaises. Le choc fut terrible ; tout plia d'abord devant cette attaque désespérée, mais accablés par le nombre,

(1) C'est à ce moment que l'on rapporte les paroles historiques et devenues populaires de : LA GARDE MEURT ET NE SE RENDE PAS, misés dans la bouche du général Cambronne. On sait que Cambronne a nié la vérité littérale de ces paroles, sa réponse fut moins académique, triviale dans tout autre moment, mais sublime dans celui-ci, et son énergie prouvait bien mieux son mépris non-seulement pour la mort, mais pour ces ennemis vaincus tout à coup transformés en vainqueurs.

mitraillées à outrance, ces braves, vainqueurs dans vingt batailles, succombèrent pour ne plus se relever !...

Continuant ensuite leur marche, les innombrables colonnes ennemies abordèrent à leur tour les carrés du général Petit, placés, comme nous venons de le dire, à droite et à gauche de la chaussée, à la hauteur de la ferme de Rossome.

Le 1^{er} régiment de grenadiers, resté intact, reçut les alliés de pied ferme et soutint la lutte avec une énergie remarquable. A l'exemple des chasseurs de Cambronne, leur glorieux émules en bravoure, les grenadiers allaient se faire écharper pour donner du temps au reste de l'armée, lorsque l'empereur, qui s'était arrêté à quelques pas en arrière des carrés, ordonna au général Petit de quitter sa position et de suivre la retraite.

Les deux carrés se retirèrent en bon ordre, le premier bataillon à travers champs, le second par la route, en faisant des haltes fréquentes, autant pour maintenir l'alignement des faces des carrés que pour donner aux fuyards et aux tirailleurs le temps de rejoindre et d'opérer leur retraite.

Dès ce moment, aucun obstacle ne ralentit plus la marche des alliés. Les Prussiens, moins fatigués que les Anglo-Hollandais, poussèrent la poursuite avec un acharnement incroyable : la poursuite dura toute la nuit. Tout ce qui tomba entre les mains des Prussiens, blessé ou non, fut impitoyablement égorgé.

Un grand nombre de blessés français, prévoyant le sort qui leur était réservé, préférèrent se faire sauter la cervelle que de tomber entre les mains des ennemis. D'autres, que la fatigue empêchait de suivre la retraite, se fusillèrent entre eux... Personne, en un mot, n'obtint de quartier ; il est vrai que les Français n'en demandèrent pas. Le brave général Duhesme, blessé grièvement à Plancenoit en chassant les troupes de Bulow, avait été transporté à Genappe ; les hussards brunswickois le trouvèrent gisant dans une grange.

Le général consentit à se rendre, mais l'officier auquel il présenta son épée eut la lâcheté de lui passer, un instant après, la sienne au travers du corps. Les hussards achevèrent l'infortuné général en le hachant à coups de sabre. Mille monstruosité de cette espèce marquèrent les dix premières heures de la poursuite.

Les troupes anglo-hollandaises, c'est une justice qu'il faut leur

rendre, furent les seules qui accueillirent des prisonniers et épargnèrent les malheureux blessés.

Telle fut, ou à peu près, dans ses détails les plus importants, la mémorable bataille de Waterloo ou de Mont-Saint-Jean, journée néfaste pour la France.

CHAPITRE LIV

Napoléon à S^{te} Hélène

La nuit était venue quand les Français fuyaient de toutes parts. Pour rendre impossible tout ralliement, Blücher mit en campagne toute sa cavalerie avec ordre de poursuivre à outrance les débris de l'armée vaincue. Le clair de lune favorisa ses desseins.

« La poursuite, dit-il lui-même dans son rapport, n'était qu'une véritable chasse, soit dans les champs, soit dans les maisons. »

Les Prussiens ne faisaient pas de prisonniers et tuaient tout ce qu'ils rencontraient. Le massacre dura toute la nuit. Les régiments décimés ne purent s'arrêter qu'au-delà de la frontière.

L'empereur, en quittant le champ de bataille de Waterloo, avait expédié au maréchal Grouchy plusieurs officiers chargés de lui faire connaître les événements de la journée, et de lui transmettre l'ordre de se diriger sur Laon, où devait se rallier l'armée. Lui-même prit le chemin de cette ville et y entra le lendemain dans la journée. Il avait l'intention d'y attendre les troupes et de continuer activement la lutte. Mais les discussions commencèrent autour de lui. Plusieurs généraux insistaient pour qu'il se rendit à Paris, soit pour contenir les chambres, soit pour s'assurer leur concours. D'autres soutenaient que cette démarche le perdrait.

Rentrer dans la capitale en vaincu et en fugitif, ce serait se livrer à la discrétion de ses ennemis ; demander appui aux chambres, serait ouvrir la carrière aux récriminations, aux haines mal déguisées des constitutionnels, à toutes les petites passions qu'engendrent la

peur et l'égoïsme. La majorité cependant était pour la première opinion. Napoléon ne sut pas résister.

— Mais, ajouta-t-il à ces malencontreux conseillers, je suis convaincu que vous me faites faire une sottise.

Il partit néanmoins, et le 20, à onze heures du soir, il entra à l'Élysée.

Déjà, dans la soirée, avaient circulé de sinistres rumeurs ; on parlait d'un grand désastre, et les esprits inquiets s'agitaient dans l'attente et se perdaient en conjectures. Quant au gouvernement, il était au courant des événements. Des dépêches expédiées de Philippeville, le 19, par Napoléon, étaient parvenues à Joseph qui les avait communiquées aux ministres. Tous étaient consternés ; un seul prit de l'espoir ; le moment des revers était favorable aux trahisons.

Fouché jugea que le rôle influent allait appartenir à Wellington ; il lui expédia aussitôt un émissaire : un pacte avec l'étranger était le premier acte du drame odieux qui allait se dérouler à Paris. En même temps, le ministre conspirateur faisait avertir les principaux membres de la chambre des représentants ; il y eut chez lui, dans la soirée, plusieurs conciliabules auxquels assistèrent bon nombre de constitutionnels.

Aveuglés par l'amour-propre, la haine ou une pitoyable politique, ils se préoccupaient beaucoup moins de l'invasion étrangère que du retour de Napoléon, et avaient plus à cœur la défense de leurs privilèges parlementaires que du territoire menacé.

Ils ne voyaient dans les malheurs du pays qu'un moyen d'action pour eux ; et au lieu de conjurer les dangers de la patrie, ils s'occupaient à faire un plan de campagne contre le trône impérial. C'était ainsi que Lafayette, au 30 mars 1814, pendant la bataille de Paris, avait voulu soulever la garde nationale, non pour marcher contre l'ennemi mais pour renverser l'empereur.

Les mêmes passions le dominaient en 1815 : d'autres hommes, qui depuis figurèrent dans l'opposition extrême, Manuel, D'Argenson, Dupin aîné, etc., partageaient son aveuglement. Fouché excitait ou entretenait les colères des constitutionnels : sa conscience coupable lui disait que son influence était perdue avec le retour de Napoléon, que peut-être même des châtimens mérités l'attendaient ; il fallait se

faire des complices respectables, et il les rencontra dans les vains préjugés ou les folles rancunes de quelques hommes médiocres.

Les constitutionnels se révoltaient contre la domination de Napoléon, et subissaient celle de Fouché. Au nom de la liberté, ils asservirent la France à l'étranger ; en invoquant fièrement leur indépendance, ils se firent les dociles instruments d'un misérable qui avait traversé tous les régiments en les trahissant tous.

Après une nuit passée à comploter, Fouché se rendit dans la matinée auprès de l'Empereur. Un conseil avait été convoqué à l'Elysée ; tous les ministres s'y trouvaient avec les quatre ministres d'état et les deux frères de Napoléon, Lucien et Joseph.

L'Empereur fit exposé de la situation et recueillit les avis. Carnot, vrai patriote, homme honnête, intelligent et résolu, n'hésita pas à proclamer la nécessité d'une dictature.

Sa probité reconnue et sa courageuse attitude durant l'Empire, lui permettaient de pouvoir, sans être soupçonné de flatterie ou de faiblesse, offrir à Napoléon une autorité illimitée.

Il fallait, selon lui, déclarer la patrie en danger, appeler aux armes tous les fédérés, tous les gardes nationaux de l'Empire, mettre Paris en état de siège et se défendre à outrance.

A la dernière extrémité, l'on se retirerait de l'autre côté de la Loire, pour s'y retrancher et y tenir l'ennemi en arrêt, jusqu'au moment où l'on aurait réuni, à l'aide de l'armée de la Vendée et des différents corps d'observation de l'est et du midi, des forces assez nombreuses pour reprendre l'offensive et purger le sol national de la présence des alliés.

Ces mesures énergiques furent combattues par Fouché : si on les adoptait, son rôle était terminé. Il soutint que l'empereur ne pouvait rien sans le concours des chambres.

L'opinion de Carnot fut cependant adoptée par la majorité du conseil ; et déjà l'on rédigeait à la secrétairerie d'Etat les actes nécessaires à l'exécution des mesures arrêtées, lorsqu'on apprit que la chambre des représentants, sur une motion de Lafayette, venait de se déclarer en permanence, et de proclamer crime de haute trahison, toute tentative d'ajournement et de dissolution.

Cet acte était une attaque directe contre l'autorité de l'empereur, une violation flagrante de la Constitution jurée quelques jours aupa-

ravant, un appel à la guerre civile, une coupable diversion en faveur de l'étranger. Mais, qu'importe à de mesquines rancunes, à d'impitoyables ressentiments? Qu'importe que le territoire soit envahi, si la tribune reste debout?

Qu'importe l'arrivée prochaine de Wellington et de Blücher? Les représentants ne s'occupent que de l'arrivée de Napoléon. L'ennemi des constitutionnels n'est ni un Anglais ni un Prussien : c'est l'homme qui pendant vingt ans a conduit la France à la victoire. Il s'agit, il est vrai, de sauver la patrie : la chambre aime bien mieux ne songer qu'à elle-même.

Quelques députés cependant, mais en petit nombre, virent le ridicule et le danger de cette mesure. Après le vote, Dupont (de l'Eure) disait à Lafayette :

— Je comprendrais ce que vous venez de faire, si vous aviez personnellement les bras assez forts, d'une part, pour comprimer les contre-révolutionnaires de l'intérieur, et de l'autre, pour arrêter l'ennemi. Mais oubliez-vous que dans la position où nous sommes, le maintien de Napoléon est le gage de notre indépendance, et que sa chute rend inévitable le triomphe de l'étranger ainsi que le retour des Bourbons? Que voulez-vous donc? qu'espérez-vous?

— Ne craignez rien, lui répondit Lafayette en souriant avec confiance, quand nous serons débarrassés de lui, tout s'arrangera!

Cependant la résolution de la chambre changeait tous les plans de Napoléon. Il pouvait, il est vrai, ne tenir aucun compte d'un acte illégal, et s'emparer de la dictature; mais il recula devant une mesure qui devait ressembler à de la violence, et comme tous les caractères énergiques qui se sentent paralysés, il tomba dans le découragement et l'indifférence. Plusieurs heures se passèrent sans qu'il prit aucun parti.

Il venait cependant d'être averti qu'il ne fallait pas désespérer. A la nouvelle de son retour, des masses considérables de citoyens appartenant surtout aux classes ouvrières, s'étant portées à l'Élysée, remplissant les airs des cris de *vive l'Empereur!* sollicitant des armes et demandant à marcher contre l'ennemi.

Toutes les avenues des Champs-Élysées qui entouraient le jardin du palais étaient couvertes d'une foule bruyante et enthousiaste. Elle aperçut Napoléon parcourant le jardin en compagnie de Lucien;

aussitôt des cris frénétiques le saluèrent, et chaque fois que le détour d'une allée le montrait à leurs regards, les acclamations redoublaient.

C'est là qu'il aurait dû reprendre la conscience de sa force ; c'est au peuple qu'il aurait dû confier le salut de la patrie, parce que chez le peuple était toujours vivant le sentiment national, pur et dégagé de toutes préoccupations personnelles. Mais il portait la peine de ses fautes passées : on lui avait reproché de ne pas assez respecter les chambres ; maintenant, il les respectait trop.

Jusqu'à six heures il n'avait rien répondu à la communication du vote de la matinée. Son silence accrut l'audace des constitutionnels. On s'attendait à le voir menaçant, on le trouvait résigné ; les moins hardis rirent du cœur. Déjà se prononçaient les mots de déchéance et même d'arrestation.

Un vain message de conciliation apporté par Lucien fut accueilli par des accusations tumultueuses. Jay, créature de Fouché, proposa, en présence du frère de l'Empereur, la nomination d'une commission qui serait chargée d'aller demander à Napoléon d'abdiquer, et de lui annoncer, qu'en cas de refus, l'assemblée prononcerait sa déchéance.

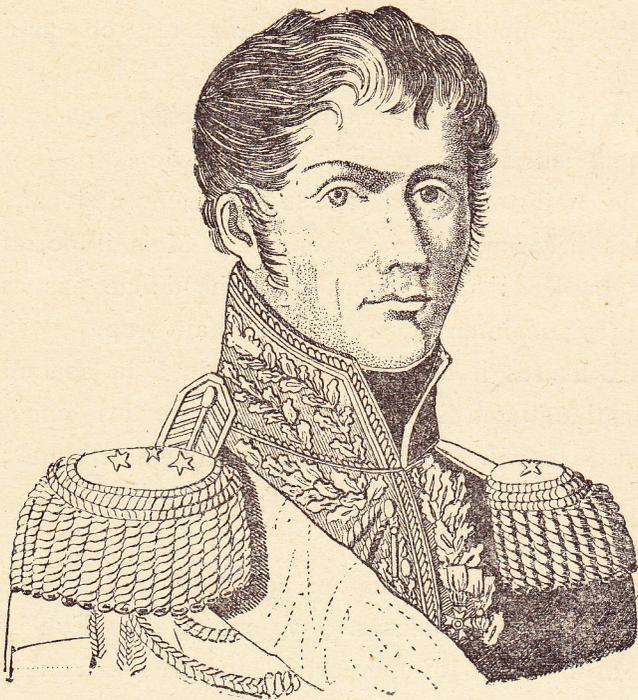
Mais la chambre était allée bien loin en un jour : l'héroïsme constitutionnel avait besoin de se reposer. La motion de Jay ne fut pas mise aux voix. Il restait d'ailleurs aux meneurs les ressources du lendemain.

En effet, le 22, dès huit heures du matin, les plus fougueux adversaires de Napoléon, réunis dans l'enceinte de la chambre, prenaient à part leurs collègues à mesure qu'ils arrivaient et les excitaient hautement à provoquer l'abdication. Lafayette, Lanjuinais, Henri Lacoste et Jay se montraient les plus actifs, encourageant les timides et remuant les incertains.

— Hier, disaient-ils, la chambre en temporisant a commis une faute ; Bonaparte, abattu par les revers, n'a pas osé en profiter ; il pouvait pendant la nuit dissoudre la Chambre et ressaisir la dictature ; il a manqué de résolution ; ne l'imitons pas !

Quelques heures se passèrent ainsi au milieu des agitations et de l'attente.

Durant ce temps un nouveau conseil se tenait à l'Élysée. Il était évident que Napoléon penchait vers les mesures énergiques ; mais il



Bertrand.

avait besoin d'y être encouragé ; son audace s'était affaiblie avec les revers, et il cherchait un appui pour engager une lutte dont il s'exagérait même les difficultés.

Mais quel appui pouvait-il attendre de ministres découragés, fuyant toute responsabilité, parmi lesquels était le guide et le conseil de ses adversaires intérieurs, le correspondant de ses ennemis extérieurs. Lucien seul, conservant toute son énergie, se prononçait résolument pour l'ajournement des deux chambres.

Carnot lui-même avait perdu sa vigueur de la veille. L'hostilité des représentants le troublait. Quant aux autres ministres, ils étaient paralysés par la frayeur. Fouché, devenant audacieux à mesure que les choses se compliquaient, proposait hardiment l'abdication en faveur de Napoléon II. Il savait bien que cet enfant captif ne serait pas un obstacle à ses desseins, et il avait l'air par là de sauver le système impérial.

Napoléon cependant savait que tout moyen était mauvais, hormis la dictature, et personne ne l'appuyant, il ne décidait rien. Il semblait fatigué de la pusillanimité de ses conseillers et mécontent de

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS